Document generated on 04/26/2024 8:45 p.m.

Lurelu

Marilyn Perreault : derrière le succès, l'inquiétude

Raymond Bertin

Volume 37, Number 2, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72350ac

See table of contents

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)
1923-2330 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bertin, R. (2014). Marilyn Perreault : derrière le succès, l'inquiétude. *Lurelu*, *37*(2), 13–14.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

(photo : Maxime Côté)

Marilyn Perreault : derrière le succès, l'inquiétude

Raymond Bertin

Le grand méchant loup (photo : Robert Etcheverry)

Comédienne, auteure, metteure en scène, codirectrice artistique du Théâtre I.N.K., qu'elle a fondé avec Annie Ranger, œuvrant tout à la fois en théâtre pour enfants, pour adolescents et pour adultes, sans parler du cinéma et de la télévision, Marilyn Perreault, comme bien d'autres jeunes artistes, cumule les chapeaux et les fonctions, question de survie. Si elle y parvient avec brio, forte d'un caractère bien trempé et d'un indéniable talent multiforme, elle n'en mesure pas moins l'énormité de la tâche qui incombe aux créateurs de sa génération, et s'inquiète pour l'avenir de ceux qui suivront. Lurelu *l'a rencontrée pour parler de son parcours, tant en interprétation qu'en écriture, dans le créneau particulier du théâtre jeunes publics, qu'elle craint franchement de voir disparaitre s'il n'est pas mieux soutenu.*

Formée en jeu à l'Option-théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe, où elle obtient son diplôme en 1997, Marilyn Perreault a étudié par la suite en jeu physique, mime, danse-théâtre, *commedia dell'arte*, manipulation de marionnettes et jeu devant la caméra, diversifiant ainsi son savoir-faire. Elle a également eu la chance, rapidement après sa sortie de l'école de théâtre, d'être engagée par la compagnie Dynamo Théâtre pour un remplacement au sein de l'équipe d'interprètes de *Mur-mur*, un succès marquant du théâtre acrobatique (plus de 1200 représentations!), qui l'amena à voyager sur trois continents, de l'Amérique du Sud au Japon, en passant par l'Europe. Expérience qu'elle renouvela avec le spectacle *Lili*, de la même compagnie, qui se trouva en fait à être son principal employeur durant les quatre ou cinq premières années de sa carrière. Elle créa aussi avec Dynamo : *Faux Départ*, désopilant spectacle clownesque qui sera remonté sous peu, *Devant moi, le ciel*, dont elle a conçu les chorégraphies, et *Le grand méchant loup*, toujours à l'affiche quatre ans après sa création.

Faux Départs (photo : Robert Etcheverry)

Entre deux âges

Si elle écrivait déjà, un peu et pour elle-même, à l'adolescence, et un peu plus à l'école de théâtre, la comédienne s'est mise plus sérieusement à l'écriture au fil des longues tournées où l'on passe des heures en déplacement et dans sa chambre d'hôtel. C'est surtout au Japon, où elle et ses camarades furent témoins du suicide d'une jeune fille dans le métro, qu'elle a eu envie d'évoquer le désarroi de la jeunesse dans sa pièce *Les Apatrides*. Créé en 2003 par le Théâtre I.N.K. nouvellement formé, ce spectacle, dans lequel elle jouait le rôle principal, remporta le Masque Révélation de l'année décerné par l'Académie québécoise du théâtre. «J'écris naturellement pour les adultes, mais il y a toujours un petit quelque chose qui peut toucher les adolescents, dit-elle; le nom de la compagnie, I.N.K., c'est un peu ça, entre les deux, parce que mes coups de cœur sont souvent pour des sujets où on est en transition entre l'adolescence et l'âge adulte.»

Les spectacles de Dynamo, puis *La migration des oiseaux invisibles* de la Compagnie Mathieu, François et les autres… lui ont permis de jouer beaucoup devant des publics d'enfants. Avec sa compagnie, puis avec le Théâtre du Double Signe, qui a monté sa deuxième pièce, *Britannicus Now*, où elle tenait avec aplomb le rôle central, elle a aussi gouté au public adolescent : «Le public ado est toujours plus *rock and roll*, lance la comédienne, je dirais qu'il est intraitable : on peut aller le chercher, mais c'est de la *job*! Tout le jeune public, en fait, demande beaucoup de travail, car chaque représentation est différente. Le public adulte est plus stable. Avec les jeunes, tu ne peux pas lâcher la bride une seconde. On le sait, quand ils ne sont plus là. C'est rare qu'on les échappe; les spectacles sur lesquels j'ai travaillé étaient très bien faits pour ça. Mais on n'a pas le temps de s'asseoir sur ses lauriers : le jeune public doit être accroché par le personnage principal ou par l'histoire. Un spectateur adulte peut s'absenter un moment et revenir, mais un enfant qui part dans la lune ne raccrochera pas facilement. Alors, quand tu en as 350 devant toi… »

L'expérience formatrice

Pour des spectacles comme *Faux Départ* ou *Le grand méchant loup*, elle fait remarquer qu'on ne pouvait pas les présenter à des enfants de moins de 7 ans, soit parce qu'ils ne saisissaient pas l'absurdité des situations, soit parce qu'ils avaient trop peur. Sans avoir joué pour les tout-petits, la créatrice croit que la qualité de la relation avec les jeunes spectateurs tient beaucoup dans la présence : «Dès que tu n'es plus totalement là, ils s'en rendent compte et te le disent!» La présentation de *Britannicus Now*, pièce dans laquelle il est question d'intimidation, devant des adolescents a été une épreuve… instructive. «Ce spectacle, on l'a joué en soirée pour les adultes, en après-midi pour les adolescents. Même si tous les personnages sont des ados, les adultes y adhèrent, certains en ressortent bouleversés, soit parce qu'ils ont vécu de l'intimidation adolescents, soit parce que leurs enfants le vivent en ce moment. Ça tourne autour d'un texte classique, il y a une acidité dans le texte, une transposition dans un univers non réaliste, ce sont des qualités qui plaisent, je crois. Quant aux ados, ils ont beaucoup de difficulté à s'exprimer après la représentation. Ils viennent voir le *show* en groupe, alors les intimidateurs et les intimidés l'écoutent en même temps. Chacun peut se reconnaitre», explique l'auteure et comédienne.

Les Apatrides (photo : Andrée-Anne Blouin)

Britannicus Now (photo : Martin Blache)

Dans le rôle de Justine, Marilyn Perreault brule les planches et tient le spectacle d'un bout à l'autre. Il faut dire que la durée, une heure et demie, n'est pas celle des œuvres habituellement présentées aux ados. Cela lui demande donc une bonne dose de concentration. «Mon expérience du théâtre jeunes publics m'aide beaucoup, note-t-elle, car il y a beaucoup de monologues, d'adresses au public. Les ados deviennent intraitables. Des fois, les filles vont nous faire la vie dure parce qu'elles n'acceptent pas d'être spectatrices. Elles veulent absolument s'affirmer, parler, alors qu'un spectacle se déroule sur la scène. Ou les petits durs à cuire, qu'il faut maitriser pour éviter que la représentation ne dégénère. Ce n'est pas facile. Avec le public ado, c'est une négociation incessante tout au long du spectacle!»

L'avenir du théâtre jeunesse

Quand Marilyn Perreault aborde la question de la diffusion du théâtre jeunes publics, son inquiétude devient palpable, sa révolte, viscérale. Pour en avoir tâté à profusion, et avoir visité des centaines d'écoles au Québec, elle s'indigne du peu de cas qu'on fait en région de cette discipline artistique qui nous distingue à l'échelle internationale : «Un grand pas a été fait quand le théâtre est sorti des gymnases d'écoles pour s'en aller dans des salles, convient-elle, mais la diffusion tient essentiellement à la détermination de diffuseurs qui se battent pour continuer à présenter du théâtre jeunes publics. Et là, on a un énorme problème, surtout en région : très souvent, les profs d'art dramatique n'en sont pas. Dans de nombreuses écoles, on me souligne ce problème : le poste de professeur d'art dramatique est un fourre-tout, c'est-à-dire que ça peut être un prof en éthique ou enseignant dans une autre discipline qui va donner le cours de théâtre. Je suis désolée, mais ça ne marche pas comme ça : il faut que tu aies expérimenté le théâtre, que tu aies une passion pour cet art afin de pouvoir l'enseigner. Ce ne sont pas non plus tous les comédiens qui peuvent le faire, ça prend aussi une formation en pédagogie. C'est un sérieux problème.»

La créatrice poursuit, osant dire tout haut ce que plusieurs pensent tout bas. «Il faut deux entrées pour que la jeunesse ait accès au théâtre : ça prend des diffuseurs qui persistent, malgré tous les problèmes financiers auxquels ils peuvent faire face à vouloir programmer du théâtre jeunes publics, et ça prend des répondants dans les écoles, pour défendre l'importance d'emmener les enfants voir du théâtre professionnel. Sinon, l'arrimage se fait difficilement. Quand on a des profs d'art dramatique dont le seul spectacle de théâtre qu'ils ont vu, à douze ans, est un Molière, et qu'ils affirment même s'y être ennuyés, comment voulez-vous qu'ils aient le gout d'emmener des jeunes au théâtre? Au Québec, on fait du bon théâtre jeunes publics, on a une excellente tradition, on ne peut pas laisser tomber tout ça!»

Britannicus Now (photo : Martin Blache)

Hélas, ces choses ont été dites par d'autres, à maintes reprises (voir mes chroniques des dix dernières années dans *Lurelu* …), sans qu'on ne perçoive beaucoup de volonté politique pour que cela change. Non seulement rien ne s'améliore, mais la situation se dégrade. Marilyn Perreault croit que la question du financement est cruciale : «On nous demande d'avoir des tarifs moins élevés, bien sûr, qu'en théâtre pour adultes, mais pour les interprètes, qui souvent jouent deux fois par jour, le travail est le même.» La fréquentation du théâtre lui parait essentielle : «Par le théâtre, les enfants découvrent la littérature, le reflet de leur société. Je ne suis pas une fervente du classique – sauf Shakespeare! –, je prône que les jeunes du secondaire ne voient pas que du classique. Mais les profs, souvent, sont attirés vers le classique… Nous avons de bons auteurs, vivants, qui parlent de choses que les élèves peuvent reconnaitre, sans que ce soit du téléroman. Mais du fantastique…? Actuellement, après la cinquième secondaire, on les perd. Comment allons-nous les rattraper? C'est une problématique sur laquelle on travaille beaucoup Aux Écuries.»

Avec six autres compagnies «émergentes», le Théâtre I.N.K. a fondé en 2005 ce dynamique théâtre, Aux Écuries, rue Chabot à Montréal, qui réussit le pari d'aller chercher la majeure partie de sa clientèle parmi les jeunes. «Ces jeunes-là, quand ils sortent du secondaire, qu'ils deviennent autonomes, qu'ils savent un peu plus ce qu'ils aiment dans la vie, c'est important qu'ils puissent venir au théâtre et qu'ils se disent : c'est un théâtre que j'aime, qui parle de choses que je comprends, un art qui peut m'intéresser, soit par sa forme, soit par ce qu'il raconte», conclut la directrice artistique d'I.N.K.

Marilyn Perreault, artiste aux multiples talents, se dit préoccupée tant par la situation des artistes de sa génération, ni établis ni tout à fait débutants après dix ans de pratique, que par celle des créateurs de la relève, dont les possibilités de développement sont très minces, que par ces jeunes spectateurs à qui on refuse l'accès à l'art. Pour tout cela, pour ceux-là, elle s'implique au sein du «Comité pour l'avenir du théâtre» du Conseil québécois du théâtre, en espérant voir les choses s'améliorer.